

Un texte
de
Mélodie Bajo
et
Léa Besson

ON
SE
SENT
COMME
DANS
UNE
PIÈCE
DE
THÉÂTRE

ACTE 1 - Scène 1

MÉLODIE :

On a jamais compris comment ça marchait
Pourquoi ça bougeait
Pourquoi ce mot et pas un autre

On nage dans l'espace
C'est vide
Mais on est enseveli

Dedans ça grouille et ça crie
Dehors c'est gentil
On est perdu

Sans rentrer dans la boîte
On aimerait mieux sentir
Mais on voudrait savoir pourquoi

Pourquoi le lundi ne sera plus jamais bleu
Pourquoi cette couleur sentira toujours cette odeur de
peau abandonnée au soleil
Pourquoi ce geste si ordinaire restera toujours aussi
douloureux

LUNDI JAUNE

LÉA :

On a toujours vu lundi jaune jeudi vert
On s'est longtemps demandé quel genre de douleur iels
ressentent
Quand les néons quand la foule quand les tissus grincent

On va trop loin quand on pense
On n'a pas tout à fait bien appris ce langage
Des symboles jetés en l'air entre les corps

On en prend plein la gueule
On n'est pas capable de les voir arriver
Être maladroit

Sans se perdre
On voudrait croire aux mensonges
Mais on demanderait à savoir ce qui est troublé

Quel trouble illumine orange l'odeur du pain chaud
Quel trouble produit des auras vibrantes autour des gens
Quel trouble fait bondir des étincelles quand sa main

ENSEMBLE :

Pourquoi le velours de la peau disparaît l'orange du langage ?

ACTE 1 - Scène 2

MÉLODIE :

On a jamais connu de fumées aussi blanches, de voix aussi rouges

On a grandi dans ces cages molles
Qui ont disloqué toutes nos phalanges

On respire jamais bien au bon moment
On voit les choses de travers
Elles dansent comme des sirènes affamées

On traque, chasse et dévore le temps
Et on perd des bouts de soi à l'intérieur
On se cache par plaisir, personne ne nous trouve, c'est une catastrophe

On voudrait célébrer, assassiner ces troubles
Sans cesser d'exister
On aimerait savoir comment rire avec cette fenêtre de paix

Où les bruits bleus de ces wagons seront toujours aussi suaves et acides
Où cette pluie si piquante sentira toujours cet orange si distinct
Où on oubliera le rose de ces troubles décolorés par ces paumes si bruyantes

LES VOIX ROUGES

LÉA :

On a toujours échappé la sensation du temps
On s'est perdu sans faire exprès dans mille cachettes
construites à l'arrière du crâne
On a toujours eu peur du jour qui gronde

La lumière sans couleur crie dans les oreilles comme un·e
enfant turbulent·e
On devient mutique comme quand ce vert marbre pointu
envahit ta gorge
Et on voit d'autres masques brisés autour

On se sent entre troublé·es
Cette sensation de vide plein sucré-salé déjà goûté
La mélodie des divergences

On préférerait se laisser bercer par le roulis bleu nuit du
train rieur
Mais on aurait besoin de savoir comment ramasser tous les
morceaux
Sans s'arracher la peau

Comment rouvrir les boîtes vissées dans la chair
Comment embrasser le brasier fumée âcre des heures dans
les os
Comment bricoler un univers adelphe goût glace à la pêche

ENSEMBLE :

Comment remplacer le vert bruyant de ces chimères futiles ?

ACTE 1 - Scène 3

MÉLODIE :

On a égaré nos voix, nos noms, nos signes
On a pleuré des éclats de rires noirs entourés de vent
On a vomi des mots verts pour éviter

De disparaître quand on a peur
De dévorer quand on devine
Sans oublier cette odeur aphone de mars

Dedans ça mord, ça transperce
Dehors il n'y a que des bruits salés
Une joue appuyée contre le grillage du réel

On souhaiterait que ça flotte dans le coton orange
Sans arrêter la machine
Que ça veuille dire un jour quelque chose

Quand on arrêtera de courir après ce chant fétide et futile
Quand on arrivera à toujours coller des soleils bleus dans le
sombre
Quand on pourra encore disparaître en contemplant cette
violence si bleue

LES SOLEILS BLEUS

LÉA :

On en a vu des soleils s'éteindre pour crever les yeux du
bruit
On a perdu la face pour se glisser entre les ombres
On a tourné la langue dans la bouche mordu l'intérieur des
joues

Pour rester en vie dans l'écume cacophonique du réel
On claque les articulations dans l'ordre
On se bouche les oreilles et on essaie

De maintenir la connexion
De jeter son propre nom dans le vague - copié-collé
De demander si ça va et de répondre

Ça va mais on comprendrait mieux avec la notice
Ça irait peut-être mieux sans l'odeur vide du sang dans la
bouche et son goût jaune-lundi au bout des doigts
On y croirait plus fort sans y penser à chaque rencontre

Qui retrouvera les copies cachées
Qui s'arrêtera à l'angle décembre du jeu avec le même
sourire filandreux coincé entre les dents
Qui aura le dernier mot

ENSEMBLE :

Faut-il nommer le rythme bleu de nos façades pour rendre à
l'existence ?

ACTE 2 - Scène 1

(À l'intérieur)

Seul-es, Monodie et Claude observent la réalité

Les tissus sont toujours là mais ils ont changé de place et de couleurs

La lumière du plateau est plus douce

Les textures sont moelleuses et brillantes

Des dauphins nagent dans la dentelle - Monodie les regarde passer

On devine une cartographie - Claude est absorbée dans sa lecture

Une lumière pulse - on attend

UNE ODEUR STRIDENTE

(À l'extérieur)

On avance. Il n'y a plus de vent. Les lumières rouges tonnent

*Des rayons sourds du soleil transperçant la fenêtre
aveuglent Claude et Monodie*

Des bruits roses chuchotent, convulsent

Du gravier se répand dans les yeux, les oreilles, les mains

*Un néon fétide sursaute en rythme - Monodie fait rouler
ses yeux*

*Une odeur stridente traverse la pièce - Claude se tourne
vers ce faux ciel*

Un oiseau mord une chimère - on crie dans le bocal

ACTE 2 - Scène 2

(À l'extérieur)

On se tait, on écoute, il fait chaud et le ciel étouffe les esprits

*Les façades s'alignent à l'infini avec le bruit des oiseaux
Au balcon, on entend des langues différentes se mêler
Il y a une chaise qu'on transporte mais sur laquelle on ne s'assoit pas*

Le début de la rue est transparent - Monodie traverse sans relâche

Le bout de la rue se fait sombre dimanche triste - Claude n'est pas la même personne à la fin

Janvier entame sa transition - on est étranger.e dans les deux mondes

UNE CHALEUR SOURDE

(À l'intérieur)

Le brouillard extérieur se faufile par tous les pores de la pièce. Claude et Monodie se cachent, les yeux grands ouverts

Des fleurs posées sur une table se tordent dans l'éclat de leurs odeurs

*Des ventres consumés par la haine rougissent lentement
Des regards caressent des mots épars, des figures soudaines*

Certains passages restent envahis par le vide - Monodie se calme

Il y a des morceaux de bleus qui tanguent dans un rythme saccadé - Claude les questionne

Leurs sourires tristes font résonner le mutisme de l'écho - un chat se perd dans les couloirs

ACTE 2 - Scène 3

(À l'intérieur)

*Toujours caché·es, Monodie et Claude, théâtral·es,
cherchent la solution dans leur refuge mou*

*Les idées s'éclairent rouge puis violet pastel dans le noir-
curiosité*

On sait qu'il est très tôt d'un matin sans chaleur

*On sent comme une odeur ambulante de café qu'on aime ou
qu'on déteste*

*Des corps nouveaux se déploient dans l'espace, rugueux et
tendres - Monodie va à leur rencontre*

*La trame du vide se remplit de vérités - Claude mime un
date boring*

Une cloche sonne acide - tout le monde se réveille

UN REFUGE MOU

(À l'extérieur)

Septembre et son parlé parme s'annonce avec un souffle épuisé. Claude et Monodie l'écoutent, avec rigueur et stupeur

*Les dalles de béton sont encore oranges brûlantes
Au coin de la rue, des angles verts gigotent dans tous les sens*

Un portail apparaît dans le décor lorsque des bonnes sœurs passent devant d'un pas affairé

Un roi timide se tient très droit sur une chaise - Monodie reprend sa respiration

Une télé entourée de jardin diffuse doucement une odeur de vanille - Claude réfléchit

Des bâtons sautent dans les mains de Claude et Monodie - on continue de marcher

ACTE 3 - Scène 1

MÉLUSINE :

Dans une chaleur assourdissante

On ment dans le rythme ample de nos pas
On rejette d'un revers de main les messages oranges du
dehors
On grignote les dernières fibres de nos jambes coupées

Les yeux bandés

On voudrait dormir sur tout le bleu de nos oreilles
On souhaiterait ralentir ce rythme vert de nos nerfs
On aimerait se nourrir encore plus de ces tensions divines

Sans jamais s'arrêter

Qui appuieront encore lumineux dans nos derniers muscles
Qui pardonneront les incohérences fétiches de nos gestes
Qui remplaceront nos rires bruyants, absurdes

Une main aveugle surgit

LES YEUX COUPÉS

LÉON :

Dans un murmure

On flotte au-dessus de tout

On reste en planche à la surface des conversations

On pédale on patauge on s'embourbe dans une goutte d'eau vaseuse

Les oreilles crépitent d'un feu subaquatique

À la dérive on aurait besoin de l'ancrage rassurant d'un geste rythmé

On éviterait de se noyer dans les yeux assourdissants et voraces des passager·es

On pourrait reprendre le souffle lent d'un battement d'aile

Le silence tout autour glisse caressant

Quand on sentira gluante la lumière rose sous les paupières

Quand on aura transformé les tympans en portes closes

Quand on s'allongera au dos des couvertures

Le sommeil se couche

ACTE 3 - Scène 2

MÉLUSINE :

Gentiment, dans la fureur

On observe les contradictions de ces gestes oranges
devenir du passé

On se demande si ces douleurs sourdes partiront un jour
On fait rouler les muscles de nos épaules las

Une anomalie apparaît

On aimerait traverser le temps sans vergogne, d'un seul
mouvement

On sentirait mieux si ces mots verts ne bougeaient pas tout
le temps de place

On s'habituerait au rouge de ces yeux s'il n'était pas aussi
muet

Un bruit strident devient rose

Comment jongleront ces mains, ces bras dans cette opacité
Comment ces maux mauves resteront toujours sans
réponses

Comment les lumières de ces rires pourront encore
encercler cette odeur

Une voiture volante traverse un ciel jaune

LA MACHOÏRE ENGOURDIE

LÉON :

La mâchoire engourdie et la parole performative

On serre les dents

On penche la tête lourde vers l'épaule d'un côté puis de l'autre

On palpe la tension en demi-teinte permanente

Une onde lavande délavée se répand dans les interstices laissés par les blessures

On rêverait qu'il pleuve à l'intérieur

Il y aurait l'ombre sonore des nuages pour caresser les plis de la gorge éteinte

Et la fraîcheur électrique des vents de sable pour transformer la langue acérée en sourire sincère

Tout le monde tire la langue à bout portant

Où se briseront les voix jetées de but en blanc

Où danseront les visages assouplis de citronnelle entêtante

Où atterriront les pieds automatiques

C'est l'heure de rien

ACTE 3 - Scène 3

MÉLUSINE :

Tôt dans un soir parsemé de milles couleurs imaginaires

On entend des voix, des rires inaccessibles
On danse entre les parcelles de bitume bleu
On fait tomber maladroitement des morceaux oubliés de
terreur

La fumée du matin se répand sur une peau rugueuse

On aimerait penser que cette nage frénétique suffirait
On souhaiterait marcher sans se souvenir de ces vapeurs
illusoires
On courait mieux la tête vide et haute

Le bleu de ce froid résonne dans les pupilles

Pourquoi la chaleur de ces voix continuera sans cesse
d'éclorre puis disparaître
Pourquoi le cliquetis orange de ces symboles hurlera
toujours dans nos oreilles
Pourquoi le silence de ces danses envahira encore longtemps
ces ventres froids

*Un bouillonnement au goût de menthe se perd dans une
brise de maux absurdes*

LES MAINS INTERROGATRICES

LÉON :

Assis au sol, en sueur, vert comme un linge sale

On a perdu la tête sur les épaules d'un songe
On n'est pas là, il y a quelqu'un-e sur nos pas
On se cogne sur des émotions fragiles sans reconnaître
leurs visages

Rampant vers la sortie de secours

On voudrait fuir les mots qui nous arrivent d'au-delà
On assassinerait bien ces décharges électriques qui
colorient rouges les soupirs de nos tempes
On aurait l'air d'oublier si c'était si facile

Statique sous la lumière rance

Quel geste pourra répondre à l'urgence vibrante de se
perdre
Quelle routine étirera le rythme grave de nos questions
Que restera-t-il de nos rôles sans réponses

*Les mains interrogatrices se font répétitives en écho au
vent sautillant d'août*

